

Paul et les jours

Éclats de vie

Roman

Pierre Delphin

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0280-5

© Pierre DELPHIN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits, et responsable du contenu de ce livre.

Sur cette terre, chacun de nous ne fait qu'un passage, le temps d'un instant dans une éternité. De notre premier regard, de notre premier cri, nous existons pour nous-mêmes et pour les autres. Nous nous développons, nous réussissons, nous échouons là où notre volonté ou les hasards du temps nous conduisent.

Ce livre retrace des moments de la vie de Paul, des éclats de cette vie ordinaire. Ne cherchons pas dans Paul l'étoffe d'un héros, d'un homme fascinant, extraordinaire. Non. Paul est un homme ordinaire comme votre voisin, votre collègue de travail ou sans doute comme vous-même. Il a parfois guidé sa vie, parfois sa vie l'a guidé. Il est bon, mais parfois il a été méchant. Il est généreux, mais parfois il a été pingre. Il est tendre, mais parfois il a été indifférent... Comme beaucoup, comme nous tous peut-être.

À mes petits-enfants, Julia, Mathieu, Angelina, Alice, Margot. Un jour je vous rencontrerai, un jour je vous raconterai.

Si nous n'avons pas de présent, je sais que nous aurons un futur.

Ce roman est dédié à tous ceux, toutes celles qui m'aiment et que j'aime.

Leur amitié m'a tenu chaud quand je perdais mes billes, et leurs verres sonnaient clair pour fêter les jours de bonheur.

À toi Maurice en souvenir de ce que tu as été...

Pierre Delphin

Du même auteur,

- ✓ **Versatile** (Poésie)
- ✓ **Fais pas le conte** (Contes pour enfants et adultes)
- ✓ **Quelques pas vers ailleurs** (Récit de voyage en Inde & Népal)
- ✓ **Partons faire un tour** (Récit croisière autour du monde)
- ✓ **Pépère** (Roman)

Ces livres peuvent-être disponibles avec participation aux frais
d'impression, sur simple demande à l'adresse :

delphinpierre@gmail.com

✓ Curriculum vitae de Paul

Première vie

2 août 0000	Naissance
5 juillet 0009	Enfance
8 février 0011	Pension
3 juillet 0015	Délits et délires
26 août 0018	Le chantier
24 août 0019	Premiers émois
12 septembre 0021	Joëlle se marie

Deuxième vie

19 juillet 0023	Pique-nique
27 mai 0025	Mariage
19 juillet 0026	Jour d'orage
17 octobre 0028	François arrive
21 septembre 0029	Retour de cure
18 mai 0036	Charles a disparu
29 juin 0037	Recouvrement de dette
25 août 0039	Vacances en montagne
7 juin 0045	L'anniversaire de Josiane
16 janvier 0047	Dispute

Troisième vie

9 septembre 0047	Rupture
11 mars 0048	La rivière
29 avril 0057	Promenade solitaire
5 mai 0057	Préparation du voyage
15 juin 0057	Le voyage en Égypte
17 novembre 0058	Regroupement familial
15 mai 0060	Amélie

Quatrième vie

22 septembre 0062

L'enterrement de Charles

28 septembre 0062

La missive

17 octobre 0062

Voyage dans le rêve

21 juin 0063

Au fil de l'eau

25 mai 0069

Départ à Prague

18 novembre 0084

Évaporation.

28 novembre 0089

Vue de la fenêtre

Première vie

2 août 0000	Naissance
5 juillet 0009	Enfance
8 février 0011	Pension
19 janvier 0016	Vacances
26 août 0018	Le chantier
24 août 0019	Premiers émois
12 septembre 0021	Joëlle se marie

Paul et les jours

Naissance

Aujourd'hui le 2 août 0000

Oh là là, c'est dur ce matin ! Je me sens serré, je suis à l'étroit. Ma mère n'arrête pas de bouger, elle ne doit pas être bien elle non plus. D'ailleurs je viens de l'entendre dire à mon père :

- Louis, je crois que c'est pour aujourd'hui, il faut y aller.

- La voiture est prête, ta valise aussi alors, le temps d'un brin de toilette, nous partons pour la belle aventure.

Je ne comprends pas bien tout ce que cela veut dire, mais j'ai entendu le bruit d'un gros baiser. Et maintenant, je sens que ça bouge, cela me donne le tournis. En plus, ma mère descend les escaliers, je l'entends soupirer, mais ce n'est vraiment pas confortable pour moi, j'en prends plein la tronche. Je suis maintenant complètement coincé, elle a dû s'asseoir dans la voiture. Je n'aime pas ça, j'essaie de bouger un peu pour trouver une position où je sois un peu plus à l'aise.

- Il bouge ?

- Ce petit voyou ne s'arrête pas !

Non, mais, voilà que mes parents me traitent de voyou, j'espère qu'ils plaisantent. Je ne sais pas par où passe mon père, mais la route doit être pleine de trous. J'ai enfin réussi à positionner mon bras, mais mes jambes, c'est moins facile, surtout que j'ai un pied qui me démange. Bon il faut que je me calme.

Tous ces derniers temps, ma vie a été plutôt tranquille, relaxe. Je n'arrive pas bien à me faire une idée depuis combien de temps je suis là ; plusieurs mois sans doute. En fait, je me souviens très bien comment tout ça a commencé.

À cette époque, je n'étais qu'une petite bille translucide que ma mère gardait bien au chaud. Et puis un jour, enfin, c'était peut-être une nuit, je ne me souviens pas bien, mon père est venu poser un tout petit truc, c'était blanc, un peu gris. Je ne sais pas comment il a fait, mais ce dont je me souviens, c'est que mes parents se sont pas mal agités ce jour-là. Après, j'ai senti que je progressais physiquement, je changeais tous les jours : je commençais à vieillir. Je me souviens d'un soir ; j'entends encore ma mère dire à mon père :

- Chéri, ce matin, j'ai acheté un test bleu, et il est positif. Je crois que nous allons être parents.

- Oh ! mon amour, comme je suis heureux !

- Je t'aime mon amour.

- Crois-tu que je serai un bon papa ?

- J'en suis sûre, et tu vas l'aimer comme tu m'aimes, comme je t'aime.

Après, ils ont parlé doucement et je n'ai pas bien entendu, peut-être me suis-je endormi. Pendant toute cette période, la vie a été agréable. Pas loin de ma tête je sentais des caresses de mon père, il chantait de jolies chansons. Un jour il a mis de la musique, j'ai beaucoup aimé, qu'est-ce que c'était beau ! D'autres jours, ma mère s'allongeait et je sentais un truc dur au-dessus de moi, avec une sorte de sifflement. Je ne sais pas ce que c'était, mais à la fin j'entendais toujours une voix qui disait :

- Tout va bien, madame, ce sera un garçon.

Bon, il semble que la voiture est arrêtée. Ma mère doit marcher doucement, car je sens un doux balancement. Et bientôt, une voix qui dit :

- Voilà madame, vous pouvez vous allonger.

Dans cette position, normalement je dois être bien, mais aujourd'hui je me sens à l'étroit. Et puis ma mère, elle, d'habitude si calme, si douce, semble tout excitée. Je l'entends qui souffle, qui me comprime, et maintenant la voilà qui crie. Je me demande ce qui se passe et je suis inquiet. Il doit y avoir quelque chose de particulier, parce que j'entends plusieurs voix différentes et je ne comprends pas bien leurs propos.

- Tournez-vous madame, je vais vous faire la péridurale.

- Maintenant, détendez-vous, serrez vos poings et commencez à pousser.

- Oui, comme ça poussez, poussez !

Je ne sais pas combien de fois la dame a répété ce mot, est-ce que ma mère ne comprend pas ? Pourquoi est-ce qu'elle dit toujours la même chose :

- Poussez, poussez !

- Poussez, poussez !

Pendant ce temps, je suis comprimé de partout, pas confortable, vraiment pas confortable, pas même moyen de gueuler. Et d'un coup c'est parti, je sens une poussée sur mes fesses, j'ai envie de dire : Allez-y doucement ! Puis maintenant, ma tête est serrée dans je ne sais trop quoi, mais ça me fait mal, ouille !

- Voilà la tête. Regardez, on voit les cheveux, allez ! Les épaules maintenant !

Là, quelque chose accroche, j'ai très mal à l'épaule droite. Puis un craquement, un grand cri et d'un coup je sens des mains qui me tripotent :

- Regardez, c'est un beau garçon !

Beau garçon ou pas beau garçon, ce n'est pas facile pour moi. Ce moment est terrible. Mes poumons qui jusque-là étaient au repos se gonflent et se remplissent d'air, ça me brûle un peu. Et cette lumière qui fait mal aux yeux. Alors là c'en est trop je vais crier. Et avec l'air des poumons, c'est plus pratique. Je gueule, je gueule, ça me fait du bien. Et puis n'a-t-on pas idée de me faire subir des trucs pareils, non, mais ! J'étais bien où j'étais, je n'ai rien demandé ! Il y a même un type, qui doit avoir peur que je le reconnaisse, il a un masque sur la figure, avec un ciseau, il coupe je ne sais trop quoi et il met une pince qu'il me laisse tomber sur le ventre. Un instant je ressens une sorte de solitude.

Bon, là je suis mieux, une jeune dame m'a pris dans ses mains. Comme elle est douce ! Elle me pose sur le ventre de ma mère, c'est très confortable, surtout avec les deux gros coussins que j'ai de chaque côté de la tête. Je sens les lèvres de mon père qui se posent sur ma nuque, il a l'air gentil ce type-là. Puis je l'aperçois qui embrasse tout doucement ma mère :

- C'est mon plus beau cadeau. Je t'aime.

Pas gêné de troubler leur intimité, le type cagoulé s'approche et demande :

- Comment allez-vous appeler ce beau garçon ?

C'est mon père qui répond d'autorité :

- C'est Paul, bonjour Paul, tu t'appelles Paul.

Bon, ça va j'ai compris. C'est fait, maintenant je m'appelle Paul. Une jolie dame vient me prendre dans ses mains et m'emmène dans une bassine pleine d'eau. C'est agréable. Ce qui

est plus agréable, c'est les caresses et les chatouilles qu'elle me fait. Qu'est-ce qu'elle est adroite de ses mains ! Et la coquine elle les passe vraiment partout ses mains. Oh quel bon moment ! Elle me pose sur un coussin et m'enveloppe avec des vêtements d'un joli bleu ciel. J'aime beaucoup le bleu, je pense que ça me va bien. Je n'aurais pas aimé le rose. Me voilà de nouveau dans les bras de ma mère qui me met son gros coussin sur la bouche, beurk ! Enfin non pas beurk, je trouve cela plutôt bon, surtout qu'il y a un truc au bout que j'attrape avec ma bouche. Ce n'est pas facile, mais au bout d'un moment, il y a du liquide qui coule, un vrai régal. Je n'ai pas beaucoup faim pour le moment, mais je reviendrai. En fait, je suis très fatigué. Rendez-vous compte, il y a à peine une heure, j'étais dans du liquide, dans le noir, confortablement installé et maintenant il faut que je respire tout seul, on n'arrête pas de me tripoter. J'en ai marre ! Enfin ma mère me couche, me met une couverture sur le ventre et me fait une bise sur la main. Ouf ! Je peux dormir.

J'ouvre une paupière, puis l'autre. L'ambiance est calme, douillette, la lumière est atténuée, pas un bruit. Mon berceau est transparent, et je peux apercevoir Maman. Elle dort, elle doit être fatiguée, c'est qu'il s'en est produit des choses importantes pour nous deux ce matin. Je la regarde un moment avec tendresse, comme elle est jolie ! J'ai du plaisir à la regarder ainsi, mais. Oui, il y a un mais. J'ai faim. J'AI FAIM ! Bon, alors on s'occupe de moi ! Attends ma petite mère je vais te le faire savoir que ton fils a faim. Je gonfle bien mes petits poumons et je pousse un grand cri : Waaah, Waaah, Waaah ! Je la vois qui se réveille en sursaut, c'est bon, elle est réveillée. Waaah, Waaah, Waaah !

- Mais tu dois avoir faim mon chéri !

Voilà, elle a compris ! J'ai trouvé le truc pour communiquer avec elle. Waaah, Waaah, Waaah ! J'en rajoute une couche pour être sûr qu'elle ne doute pas de l'urgence. Une dame habillée en rose entre dans la chambre, et me prend dans ses bras, toujours très douce ! Elle me pose à côté de Maman qui a sorti ses gros

coussins. Elle me met le bout de l'un d'eux dans la bouche, et je dois bien le dire, le lait qui s'écoule dans ma gorge est délicieux. Ces coussins sont vraiment merveilleux, j'espère que ça ne sert pas seulement quand on est bébé ! Pour l'instant, ce bon lait me remplit le ventre. D'ailleurs j'ai dû avaler trop vite, car je sens une bulle qui se coince dans mon gosier. Maman doit être expérimentée, car elle s'arrête, me relève, me tapote le dos, et là j'expulse la bulle d'air. Ça fait un gros bruit qui fait rigoler Maman. Maintenant je peux goûter à l'autre. Oui, pas mal aussi ! Je suçote encore un peu, juste pour le plaisir, mais je suis repu. La dame en rose me reprend dans ses bras :

- Vous voyez madame, tout s'est bien passé, vous avez un petit goulu ! Reposez-vous encore un peu pendant que je vais le changer.

La voilà qui m'emporte je ne sais où. Sans gêne, elle me déshabille, me frotte les fesses avec un produit tout froid et les emballe comme un paquet cadeau. Elle me ramène dans la chambre, et quand elle me couche dans mon berceau, Papa arrive. Il se penche vers moi et me caresse la joue.

- Alors joli bonhomme tu as bien mangé, il était bon le lait de Maman. Oh, il a son ventre tout plein le petit chenapan !

Disant cela, il me tapote sur le ventre, si je le pouvais, je lui dirais de faire cela avec un peu plus de douceur. Mais globalement il a l'air gentil ce papa, j'aurais pu tomber plus mal. Du coin de l'œil, je le regarde se pencher sur Maman, il met sa bouche sur sa bouche. Tiens, c'est comme ça qu'il faut faire ! J'entends un gros bruit de bisou, et je le vois sortir de sa poche une petite boîte bleue qu'il lui tend.

- Oh, mon chéri qu'est-ce que c'est ?

Maman s'empresse d'ouvrir la boîte et en sort une petite chose toute dorée. Elle fait de grands yeux tout brillants.

- Oh, mon amour, comme c'est gentil, merci, merci. Et clac, il lui repose sa bouche sur la sienne. Ça doit être une habitude entre eux !

- Je t'aime mon amour, tu m'as fait le plus beau bébé du monde !

Là, j'ai compris, il parle de moi, plus beau bébé du monde, je suis flatté. Toutes ces effusions, c'est bien joli, mais moi, après manger, il faut que je dorme. Je ferme les yeux, tourne la tête sur le côté, et je me laisse aller au pays des songes. Je sens que Papa pose sa main doucement sur mon ventre, et j'entends sa voix douce et grave qui chante :

- Fais dodo joli petit Paul, fait dodo t'auras du gâteau.

Dans ces conditions, comment ne pas s'endormir. Voilà que je pars pour mon premier rêve. C'est important un premier rêve. Je n'en ai pas la possibilité, mais je devrai prendre des notes. D'ici quelques jours je ne m'en souviendrai plus. Dans ce rêve, je suis couché à plat ventre sur celui de Maman, elle a un gros coussin rouge qui donne du lait rose, et un gros coussin bleu qui donne du lait de la couleur du ciel. C'est joli, je goûte l'un puis je goûte l'autre c'est délicieux, parfumé. Finalement je préfère le bleu, le goût est plus prononcé, enfin je préfère ! Quand j'ai fini, Maman me lâche et je m'envole. Je vole un moment dans la chambre et je viens me poser en douceur dans mon berceau. Mes parents sont émerveillés de voir que leur fils vole si bien et moi je suis content de leur fierté. Coupure du rêve. Maintenant le rêve m'emporte dans le couloir où il y a beaucoup d'autres bébés. Il y en a un qui est beaucoup plus âgé, il a au moins trois jours. Il crie et les autres répètent :

- On veut du lolo, on veut du lolo. On veut des mamans avec trois coussins. Et les autres répètent :

- Oui, des mamans avec trois coussins, des coussins, des coussins.

Et les dames en rose qui sont submergées lèvent les bras au ciel en criant :

- Oh là là. Oh là là !

Mais tout ce bruit me réveille un peu perturbé. La tête de Papa est au-dessus de moi, il sourit.

- Alors mon petit Paul tu as fait un gros dodo ?

En guise de réponse, je braille un grand coup. Waaah, Waaah ! Affolé, il me prend dans ses bras et me serre contre lui. Je vois Maman qui nous regarde avec beaucoup de tendresse.

- Il a peut-être encore faim ? Donne-le moi.

Pendant qu'elle dégage ses coussins, qui ne sont ni rouges, ni bleus, Papa me pose délicatement contre elle, et je me retrouve avec ce délicieux petit bout, et là je peux vous dire que ma Maman c'est du bon, de la grande qualité ! Je fais exprès de téter doucement pour faire durer le plaisir. Quand j'ai enfin terminé, la dame en rose est encore là, elle me prend gentiment et m'emmène chez elle, sur sa table et commence à me déshabiller. Ça doit être une spécialiste. Quand elle me déballe, ça sent drôlement mauvais. Pouah ! Mais elle me frotte encore les fesses, avec quelque chose qui a une odeur douce et la mauvaise odeur disparaît. Quand elle me ramène dans la chambre, je suis bien à l'aise, mais un peu ramollo. Elle me couche et là pas de problème, je m'endors.

Ce n'est pas si simple d'être un nouveau-né !

Enfance

Aujourd'hui le 5 juillet 0009

La bouche grande ouverte, Paul émet un bâillement à s'en décrocher la mâchoire. Il peste contre ces satanés coqs qui rivalisent de cocoricos alors qu'il est encore très tôt et qu'il a encore sommeil. Cependant il essaie de reconnaître ou de différencier les cris du coq brun surnommé Aldebert et ceux du blanc que ses maîtres appellent, par jeu, Isidore. Un instant, il écoute attentivement leur langage : sont-ils en train de discuter ? Que se racontent-ils ?

Constatant qu'il ne pourra plus dormir, il se lève. Dans le lit à côté, Alexandre dort d'un sommeil profond. Lui, il est habitué aux bruits de la ferme et le chant des coqs ne l'indispose pas. Il récupère les sandales neuves offertes par maman avant de partir en vacances. De belles sandales bleues avec trois rayures blanches achetées dans un magasin à la mode. Il sort sur le palier, passe devant la chambre des filles où dort Isabelle. Pas de bruit. Il descend les escaliers qui craquent à chaque marche, refusant de le laisser descendre incognito. Tatan Albertine est là dans sa cuisine qui fait un grand sourire et lui tend ses bras aux manches retroussées.

- Alors le grand garçon, il a bien dormi ? Je parie que c'est les coqs qui t'ont réveillé ? Je demanderai à Tonton Charles de les enfermer la nuit dans la remise au fond de la cour.

Paul fait quelques pas rapides vers les bras tendus et échange une grosse bise avec Tatan Albertine. En fait, ce n'est pas vraiment une tante, juste une amie de la famille de maman, mais

tellement proche, tellement gentille qu'elle est considérée comme membre du cercle familial.

- Tu veux déjeuner tout de suite ?

- Non, tout à l'heure avec Alexandre et Isabelle.

- Tu as raison, ils ne vont pas tarder. Tonton Charles est parti au village, va donc dehors pour profiter de ce beau soleil.

Dans la cour, Paul court derrière les coqs, qui affolés partent se cacher dans le champ voisin.

- Sales bêtes ! Sales bêtes ! crie-t-il en riant. Il vient s'asseoir sur le banc, grande pierre taillée posée sur deux morceaux de rocher. Il est au soleil, il est bien. Il regarde devant lui les collines boisées de sapins au vert sombre. Dans le grand champ de blé, il voit un agriculteur qui ramasse sa production annuelle avec une grosse machine qui fait beaucoup de bruit et de poussière. C'est la troisième année qu'il vient en vacances chez Charles et Albertine, il aime y retrouver des images récurrentes comme celles du rythme des saisons, du rythme des travaux qui se font année après année.

Un large sourire éclaire son visage d'enfant quand il pense que dans un moment, Béatrice va arriver, elle aussi chez Charles et Albertine. Béatrice est leur nièce, elle a le même âge que lui, et comme lui, vient depuis trois ans passer ses vacances à la campagne. Quand ses parents, en ouvrant une lettre, lui ont dit qu'il allait passer deux semaines à la ferme, sa première question avait été :

- Est-ce que Béatrice sera là ?

Ses parents avaient éclaté de rire et lui, devenu tout rouge s'était réfugié dans sa chambre. Le sujet n'était pas revenu dans la discussion pendant le repas, mais sa mère, le soir, après l'avoir bordé dans son lit, lui avait caressé le front en l'embrassant. Elle lui avait dit en parlant doucement comme une confidence :

- Oui, Béatrice sera aussi à la ferme, je sais que tu l'aimes bien, tu as raison. C'est une fille qui est très gentille et toujours gaie, et en plus, elle est très jolie ! C'est important dans la vie d'avoir des amis, ce sont eux qui viendront t'aider lorsque tu en auras besoin. Tu peux être certain de cela !

Ce soir-là Paul n'a pas répondu à sa maman, pas avec des mots. Il a seulement pris son cou dans ses bras, l'a serré bien fort en posant sa joue contre la sienne. La chaleur qu'il a ressentie valait tous les commentaires, il s'est endormi rassuré et serein. C'est ce soir-là qu'il a commencé de comprendre la différence entre ami et copain, cette différence que l'on exprime avec le fond de son cœur et qui brille dans l'esprit.

Tout en continuant de regarder le paysage et plus particulièrement les poules et les pintades qui viennent picorer peu loin de ses pieds, il entend un chahut dans le grand couloir de la maison. Isabelle et Alexandre déboulent par la porte en courant. Comme à son habitude Alexandre cherche à tirer les cheveux de sa sœur. Il la laisse filer et dit :

- Oh Paul, tu es là ! Viens, on va déjeuner sur la terrasse de derrière.

En essayant d'esquisser un programme d'occupation pour la journée, ils traversent la maison et trouvent Albertine en train d'aligner les bols et de couper de belles tranches de pain qu'elle pose à côté du beurre et de ses confitures.

Chacun boit en silence une première gorgée de ce chocolat chaud que seule Albertine sait faire aussi bon. Quand ils attrapent les pots de confiture, leurs yeux brillent de cette gourmandise faite de toutes les émotions gustatives qu'un enfant éprouve lorsque sa langue vient délicatement lécher le dessus de la tartine ou sucer le doigt tombé par inadvertance dans le pot. Il faut dire qu'Albertine s'est encore surpassée avec sa confiture faite avec les fraises du jardin. Mais déjà leurs bavardages reprennent. Ils parlent de l'école tout juste finie...

- Nous, notre maîtresse nous a passé un film sur les animaux du pôle Nord...

- Ben nous, elle nous a emmenés au parc de la Tête d'Or voir la plaine africaine. Il y avait des girafes plus hautes que la maison...

- Y avait un animal arctique, c'était un ours blanc très très très grand qui attrapait des poissons avec ses griffes...

-...

- Fais voir tes sandales, elles sont chouettes...

- Maman, je pourrai avoir des sandales comme ça?

- Mais tu en as des sandales !

- Oui, mais elles ne sont pas si jolies !

- Oui, mais que veux-tu, il faut savoir se contenter de ce que l'on a. Et puis, la semaine dernière, je t'ai acheté un pull neuf. Il est joli ! Non ?

- Oui, mais...

- Tu sais l'argent pour acheter, nous ne le fabriquons pas...

- Comment fait-on pour gagner de l'argent ?

- Oh ! Je ne connais qu'une seule solution : travailler, beaucoup travailler !

- C'est pour ça que papa travaille beaucoup ?

- Oui bien sûr !

- Alors, il a beaucoup d'argent ?

- Même pas ! Tu sais, dans le métier de l'agriculture, on n'est jamais très riche ! Bon, maintenant que vous avez fini, vous

débarrassez la table, vous lavez vos bols et hop une heure de devoirs de vacances.

- Non maman, je n'ai pas envie, et puis Paul vient d'arriver...

- Ce n'est pas une raison, les bonnes habitudes, c'est le premier jour que ça se prend. Paul a sans doute son cahier de devoirs aussi. N'est-ce pas Paul ?

- Heu... Oui... Je vais le chercher dans mon sac.

-...

- Tu fais quoi ?

- Des jeux avec des nombres. Et toi ?

- Des mots qu'il faut corriger. C'est dur !

-...

Est-ce que ce sont les bavardages entrecoupés par la réflexion ou la réflexion entrecoupée par les bavardages, mais l'heure studieuse avance et vite ils plient les cahiers et montent les ranger dans leur chambre pour demain.

Albertine vaque à ses occupations ménagères tout en gardant un œil sur la table de travail des enfants. Elle les aime, elle a un petit sourire en regardant les jambes qui se taquinent sous la table. Elle s'amuse de les entendre parler dans leur langage si particulier. Elle apprécie leur gentillesse, sans même se rendre compte que c'est le fruit de l'éducation qu'elle a su leur donner, elle qui n'est pas bien savante, qui n'est pas allée très longtemps à l'école.

Quand les enfants redescendent, lorsqu'ils passent dans le couloir, elle leur dit :

- Maintenant vous venez tous les trois avec moi, nous allons enlever les mauvaises herbes du jardin.

- Oh, maman, on n'a pas envie. Nous préférons aller jouer.

- Mais je vous l'ai dit tout à l'heure. Dans la vie, il faut travailler. Alors, nous allons travailler tous ensemble au jardin.

Les premiers pas se font en maugréant, mais déjà, ils reprennent les plaisanteries, fruits du plaisir d'être ensemble. À quatre pattes dans les allées, les mauvaises herbes sont arrachées et mises en petit tas. Albertine en souriant fait un signe à Paul qui a fait quelques oublis :

- Tu vois, un jardin, c'est comme un ami, il faut bien le soigner, bien s'occuper de lui. Il faut lui rendre visite souvent. Et lui pour te faire plaisir, il te donne de bons légumes et de jolis fruits. Regarde les fraises vont bientôt être mûres.

- Je peux en manger ?

- Seulement quand elles seront bien rouges ! Mais laissez-en pour les confitures, bande de gourmands !

Après une demi-heure de travail, Albertine se lève et leur dit :

- Regardez ce que vous avez fait, voyez comme vous avez bien travaillé. Je suis sûre que le jardin vous dit merci. Et puis, papa Charles sera très content quand il va rentrer. Maintenant il faut que j'aille préparer le repas.

- Qui vient m'aider à éplucher les pommes de terre ?

Paul s'avance et se porte volontaire. Il sent la main d'Albertine sur sa tête et sur sa nuque en guise de remerciement.

- Tu es gentil, viens.

- Dis Albertine, c'est quand que Béatrice arrive ?

- Elle ne devrait plus tarder. Mais dis donc, tu es impatient ? Le temps te dure d'elle ?

Paul rougit un peu sans répondre à la question. Il va à la cuisine, le travail d'épluchage fera passer le temps plus vite. Il n'y a que cinq pommes de terre épluchées à côté de lui lorsqu'il entend le bruit d'un klaxon dans la cour. Ses mains s'arrêtent comme figées. Il sent son cœur qui bat fort dans sa poitrine. Albertine se lève, ne le regarde pas directement pour ne pas déranger cette émotion. Elle quitte la pièce en disant simplement :

- Ils arrivent !

Lorsque Paul sort enfin de la maison, c'est pour voir Béatrice se jeter dans les bras d'une Albertine rayonnante, comme si cette spontanéité enfantine était la juste redevance à l'amour et à la tendresse qu'elle a su apporter. Lorsqu'elle se décroche du cou de sa tante, Béatrice s'avance vers Paul, son sourire contient tout le bonheur qu'elle a de le retrouver. Paul s'avance les yeux baissés par le poids de sa timidité. Mais quand il sent la main de Béatrice prendre la sienne, quand il sent son baiser sur sa joue, alors il sait que maintenant les vacances commencent vraiment. Il reste tous deux main dans la main sous le regard amusé des adultes.

- Alors Paul, tu ne viens pas nous dire bonjour ?

Paul est bien obligé de lâcher la main de Béatrice pour aller embrasser ses parents. Les bises claquent sous le soleil de l'été, puis tous rentrent dans la maison.

Pendant le repas, le bout de table est réservé aux enfants. C'est une ruche bruisante de rires, de paroles qui s'entrechoquent, de mouvements désordonnés, de phrases commencées à peine finies, déjà interrompues par une interjection, un commentaire, une moquerie. Tout en parlant de leur côté, en échangeant les nouvelles de la famille, les quatre adultes les regardent avec tendresse. Le gros chapon rôti au four et les pommes de terre ont disparu sous le cliquetis des fourchettes gourmandes. Après le café, après un instant de repos bienvenu sur la terrasse à l'ombre du tilleul, les parents de Béatrice repartent. Les mains sont encore levées lorsque la voiture passe le portail de la ferme.

- Dit, papa, on peut aller faire une cabane dans le bois près de la rivière ? Tu me prêtes un couteau ?

- Pour la cabane, c'est d'accord, mais utilisez surtout les branches tombées. Tiens, prends ce couteau et cette bobine de ficelle, mais sois prudent.

C'est Alexandre qui, dans son statut d'aîné, a posé la question et c'est lui qui entraîne la petite troupe dans le pré en direction du bois. Ils ne marchent pas, ils courent comme des cabris qui vont retrouver leur mère après une petite peur. C'est aussi Alexandre qui décide de l'endroit : la porte sera là, ici il y aura une fenêtre de guet, ici ceci, ici cela... Les trois autres ne contestent pas son autorité et déjà ils vont chercher les branches mortes dans le bois. Bien sûr Paul s'arrange pour rapporter les branches avec Béatrice, il la regarde, il lui parle, il lui sourit. Joëlle un peu jalouse veut aussi travailler avec lui. En voyant Alexandre créer un entrelacs de branches, seul avec Béatrice, Paul sent un petit pincement au cœur. C'est à cet instant-là qu'il a connu sa première sensation de jalousie. Quand le soleil est arrivé à la hauteur des sapins de la colline, Alexandre dit :

- Allez, on rentre, on finira demain.

En s'écartant, Joëlle regarde leur travail et dit :

- Elle va être super cette cabane ! dit Alex, on va mettre un toit ?

- Bien sûr ! Nous prendrons des branches de la renouée du Japon près de la rivière.

- C'est quoi la renouée du Japon ? demande Béatrice.

- C'est une plante très sauvage qui pousse au bord de l'eau, il y en a beaucoup, et elle se répand de partout, c'est Papa qui me l'a dit !

Sur le chemin du retour, Alexandre parle avec sa sœur des copains du village, en se retournant, il voit Paul et Béatrice main dans la main qui parlent à voix basse. D'un air gentiment moqueur, il leur dit :

- Oh les amoureux ! Oh les amoureux !

Un instant, ils se lâchent la main et c'est Béatrice qui d'un ton sentencieux dit :

- Non ! On n'est pas amoureux, nous sommes amis !

- Oui, mais les amis, ça ne se donne pas la main !

- Eh bien nous si ! Et toi, tu n'as pas intérêt à cafter !

Avec un rire contenu, Alexandre baisse les yeux devant cette petite voix autoritaire, non sans avoir remarqué que les deux mains s'étaient retrouvées.

Les mains sur les hanches, Albertine les voit arriver. Elle aperçoit les deux mains qui se séparent. C'est en souriant qu'elle leur dit :

- Vos chaussures sont pleines de boue. Allez les laver dans le bassin avant d'entrer dans la maison. Ensuite vous irez faire votre toilette avant le repas.

Croyant la salle de bains disponible, Paul pousse la porte qui n'est pas verrouillée. Béatrice et Joëlle sont là en train de se coiffer, elles n'ont que leur culotte pour vêtement. Écarlate, Paul ferme brusquement la porte et regagne vite sa chambre. Béatrice hausse les épaules et fait un petit sourire à Joëlle dans la glace.

À table, ils expliquent aux parents, en se coupant volontiers la parole, le plan de leur cabane, comment elle va être, ils envisagent de planter des fleurs devant. Joëlle demande :

- Dis maman, tu nous donneras du jambon et de la salade, nous pourrons organiser un repas dans la cabane, et vous serez nos invités.

C'est Charles qui réagit en riant :

- C'est une très belle idée. Je veux bien être votre invité. Qu'en penses-tu Albertine ?

- Moi aussi, je sens que ce sera une vraie journée de vacances pour moi !

Plus tard, ils jouent avec les figurines d'animaux dans la chambre d'Alexandre. Bien sûr le lion est nommé roi... Au toc-toc sur la porte, ils lèvent la tête pour voir Albertine qui annonce que c'est l'heure du coucher. Sur le palier Paul profite d'un croisement avec Béatrice pour poser un baiser sur sa joue. Elle entre dans la chambre de Joëlle, un petit sourire sur son visage.

Dans son lit Paul s'endort dans un rêve. Celui d'une cabane avec de belles branches, des feuillages, des fleurs, et puis... Béatrice est à ses côtés, ils rient et parlent tous les deux. Alexandre et Joëlle sont là aussi, ils sont venus leur rendre visite. Le rêve s'étire et un sommeil calme l'enveloppe dans l'attente d'autres belles journées.

Pension

Aujourd'hui le 8 février 0012

À la dernière récolte, les oignons avaient beaucoup de peau. En revenant du marché dominical, le père de Paul avait expliqué :

- L'hiver sera rude, les oignons ont beaucoup de peau, regarde.

C'était vrai, ils ressemblaient à ces grands-mères frileuses qui mettent plusieurs couches de vêtements pour se protéger du froid. L'hiver est là. Il est froid, dur, enneigé. Seule une lumière pâlotte, incertaine, éclaire la cour de récréation durant la journée. La nuit vient vite, glaciale. Dans quelques mois, Paul aura douze ans. Sa mère lui a dit que c'était l'âge où l'on devient grand garçon. Il n'est même pas sûr d'être un grand garçon, d'ailleurs il s'en fout, et puis même, je ne me sens pas grand du tout, avait-il répondu.

Paul est en pension. Il ne sait pas comment c'est fait à l'intérieur des prisons, il ne connaît que cette pension. C'est sans doute à peu près pareil. L'instituteur avait dit à ses parents :

- Il a réussi son examen d'entrée en sixième, c'est bien, qu'il aille à Crémieu, là-bas au moins, il y a de la discipline.

Ses parents l'ont cru. C'est normal : c'est un instituteur.

Paul est en pension. Il découvre un état qu'il mettra longtemps à nommer : la maltraitance quotidienne. Oh, ce n'est pas grand-chose, juste l'accumulation de petites souffrances, de petits mépris, tous les jours. En plus, en ce moment il fait froid, très froid. Moins 21 degrés hier en fin de journée. Heureusement pour eux, le directeur protège la santé de ses jeunes pensionnaires, et pour qu'ils soient des hommes solides plus tard, il laisse les

fenêtres du dortoir ouvertes toute la journée. Il a raison, c'est plus sain. Hier au soir, à neuf heures trente, il n'y avait aucun microbe dans le dortoir. Il faisait moins 20 ! Couvrez-vous bien, leur a dit le surveillant. L'édredon est une fourniture obligatoire des familles. Le sien est jaune avec des plumes bien chaudes à l'intérieur, un souvenir de sa grand-mère.

À sept heures et quart ce matin quand le surveillant a éclairé la chambrée, les quarante-neuf têtes ont émergé en rouspétant silencieusement. Ce n'est pas le moment de prendre une punition.

- Allez, tout le monde à la toilette.

La petite tribu ne se bouscule pas pour arriver aux casiers. Le premier qui tente d'ouvrir l'eau crie :

- M'sieur, ça coule pas.

- Ah, faites voir. Ben, c'est gelé ! Attendez un moment.

Il les laisse là, il fait très froid avec seulement le pyjama sur la peau. Il revient très vite avec le Directeur qui lui aussi constate qu'il n'y a pas d'eau.

- Bon allez, tout le monde à la cuisine.

Ce matin, nous avons eu un peu d'eau tiède pour nous laver dans le grand évier à vaisselle. La toilette reste très superficielle, les fesses et les pieds, ce sera pour dimanche.

Retour au dortoir pour refaire le lit et s'habiller. Chemise chaude et pull-over pour le haut. Grandes chaussettes tricotées en laine écrue et pantalon avec élastique aux jambes pour le bas. Les chaussures montantes complètent l'équipement. Il n'y a pas d'uniforme, mais tous les pensionnaires sont à peu près pareils.

- Allez, tout le monde au petit déjeuner, dépêchez-vous !

Arrivée dans le petit réfectoire. Quatre tables. Celle du fond c'est celle des sixièmes. Les grands, les troisièmes ont la

première. Avant de rejoindre leurs places, ils attrapent leur boîte à beurre, celui-ci n'est pas fourni par l'école. Ils l'apportent de la maison lors de la sortie tous les quinze jours. La prochaine sortie, c'est après-demain. Le beurre sent mauvais, conservé sur une étagère, il est rance. Un bol de chocolat pour chacun et une tranche de pain. Pour que le lait pur ne nous rende pas malades, il est coupé avec de l'eau, c'est sans doute une gentille attention.

Un claquement des mains derrière eux, le cher Directeur Honoré Faviot leur intime l'ordre de se presser à récupérer le cartable et à filer vers la classe. Derrière lui sa délicieuse épouse crie pensant les faire aller plus vite. Ils ne vont pas plus vite, mais ils ont peur. L'un des élèves a même suggéré que dans une vie antérieure, elle a dû être croisée avec un bouledogue. Elle n'a aucun rôle réel dans l'établissement sinon celui de femme du Directeur et porte-voix, le statut de son époux lui permet de croire à sa propre autorité.

Ils traversent un bout de cour enneigée pour rejoindre un couloir qui les mène au bâtiment des filles, là où sont les salles de classe. Pendant qu'ils entrent par une porte, les filles entrent par une autre, ouverte sur le mur opposé. Bureaux deux places, huit bureaux par rangée, quatre rangées, deux pour les filles deux pour les garçons. On ne sourit pas, on ne parle pas : personne ne bronche. L'épée de la punition plane au-dessus des têtes. Là en sixième, ce sont les profs qui changent de salle, pas les élèves. Un homme vient s'agiter devant eux et leur délivre son savoir. Est-ce Péju le prof d'histoire-géo ? Son enseignement fade est la récitation d'un cours préparé en début de carrière, c'est-à-dire il y a très longtemps, archétype de l'enseignant qui a choisi cette carrière plus pour les avantages liés au statut qu'au bonheur d'enseigner et de faire partager des connaissances. Ils sont là pour écouter et écrire ce qu'ils doivent apprendre par cœur. Quand il le faut, Paul écrit, mais n'écoute pas. Son cerveau est absent, il a dû l'oublier quelque part dans une remise. Il est même incapable de dire à quoi il pense. Il est incapable de dire quelle est sa souffrance, incapable de la décrire ou même de l'exprimer. Il

pense que c'est un sentiment d'abandon, perdu dans un espace où il n'y a pas de place pour lui. Les jours de sortie, si on lui pose la question :

- Comment ça va ?

Il répond :

- Ça va bien.

Conscient que s'il décrit comment la vie se passe dans cette pension, tous croiront qu'il fabule, alors il évite, il détourne le sujet. Paul souffre sans pouvoir parler.

Heure de la récré. Les garçons sortent à droite, les filles à gauche. Les garçons remontent le couloir qui débouche dans la cour. Tiens voilà Bonssi qui arrive, professeur d'italien toujours excité. Il s'arrête, regarde Paul droit dans les yeux, l'œil méprisant :

- Ta dernière interrogation écrite est nulle, tu n'es qu'un fainéant.

La main que Paul n'a pas vue venir, claque sur sa figure. Sa tête vacille un instant. Il reprend le chemin de la cour en baissant la tête et en s'excusant. Aucun des copains qui ont vu la scène ne se moque de lui. Aucun ne le plaint. Aujourd'hui c'est lui, ils ne savent pas qui sera la victime demain ?

La cour a toujours les vingt centimètres de neige, tassée dans les lieux de passage. Paul reste assis sur ce coussin froid. La température reste stable avec les moins vingt degrés au meilleur de la journée. Le ciel est gris. Tout est gris. Paul est mal et attend la fin de la récré, pour attendre encore la prochaine récré et attendre encore, laisser filer le temps, ce temps inutile, ce temps qui ne représente rien dans l'esprit d'un enfant de douze ans qui ébauche la construction de sa vie sur un vide. Retour en classe où un autre pantin pédagogique vient s'agiter devant eux. Fin de matinée, direction cantine. Règle : tous les plats doivent repartir

vides. Si ce n'est pas trop mauvais les plus forts prennent une large part, si ce n'est pas bon, c'est aux plus faibles de finir la gamelle. Paul est un peu chétif avec un caractère peu marqué, il finit souvent les gamelles. Il sait que s'il déroge à cela, il aura une trempe à la prochaine récré. Il se demande chaque jour comment le cuisinier peut faire pour leur donner une cuisine si dégueulasse ; il y a une sorte d'application dans le mauvais goût, une sorte de perversion. Pendant tout le repas, il y a l'œil froid et acéré de la femme du dirlo qui se pose en lames glaciales sur les nuques. Elle n'a jamais un regard sur les règlements de compte des grands sur les petits, ou des forts sur les faibles. Jamais. Pour elle cela contribue à un bon système éducatif pour apprendre à vivre dans une collectivité où les forts doivent nécessairement maîtriser les faibles.

Après-midi somnolent. Paul entend à peine la musique de la voix du professeur. Il entend seulement le mot : Dictée. Sa hantise. Il sait d'avance que sa note sera au mieux de six sur vingt, mais plus souvent proche de zéro. Personne ne l'aide, il est au point de départ d'une vie dysorthographiée et dégrammatisée. Les mots sonnent, leurs sens s'échappent en bulles de fumée malodorante. Beaucoup d'entre eux, il ne les connaît pas. Il n'y a presque pas de livres à la maison. Pour ses parents, la lecture, c'est une perte de temps quand il y a tant d'autres choses à faire. Ce dont souffre Paul, ce n'est pas tant ses mauvais résultats, mais le fait que le professeur ne prenne pas la peine de lui expliquer ses erreurs, pour le faire progresser, pour l'accompagner. Il a honte d'être une gêne dans le déroulement du cours alors qu'il sait aussi que beaucoup de ses camarades sont dans la même situation que lui. Les minutes se sont entassées aux minutes, le temps a passé, fin des cours c'est l'heure du goûter.

Comme les animaux en fin de journée se rapprochent de la mare, retour dans le bâtiment des garçons, en rang dans le couloir. Dans le coût de la pension, il est prévu la fourniture d'une tranche de pain pour le goûter. Le cuisinier fait la distribution en vérifiant que personne ne triche. Le pain est cher ! Rien n'est prévu par

l'administration pour compléter le pain. Si quand même : les enfants ont le droit d'apporter de la maison, lors des visites bihebdomadaires un peu de compléments venus de la maman ou des grands-parents. C'est la seule trace affective de la journée. Ces petits plus alimentaires sont gardés dans une caisse en bois fermée par un cadenas. Ces caisses sont rangées dans un placard au fond du couloir, lui aussi fermé à clef. Dix jours qu'il n'est pas rentré à la maison, le fromage sent mauvais. Au fond de la caisse deux ou trois bonbons, il en attrape deux et les glisse en cachette dans sa poche. Une main tord son petit doigt et une voix qui lui glisse à l'oreille :

- Donne-moi un morceau de saucisson ou je te casse le doigt !

Il donne son reste de saucisson. Il n'a aucune capacité à se battre.

Hésitant à sortir dans le grand froid de la cour, ils s'entassent au fond du couloir. Mais la voix du cerbère enjuponné crie d'une voix de baryton :

- Allez dehors bande de douilllets, allez vous endurcir !

Ils sortent en cherchant un recoin où le vent est moins perceptible. Ils mangent recroquevillés sans penser que la vie puisse être différente. C'est leur sort et le subir, c'est déjà l'accepter. Coup de sifflet, c'est l'heure de l'étude.

Le feu vient d'être allumé dans le poêle à bois au centre de la classe. Paul a de la chance, son bureau n'est pas trop loin. L'un d'entre eux avait été désigné pour aller chercher un panier de bois dans la réserve. C'est la règle ! Chaque jour un élève est honoré d'être de corvée pour la classe. Avantage aux plus faibles puisqu'ils ont droit à une fréquence améliorée, car les plus forts passent leur tour.

Ce soir, c'est mathématiques et rédaction. Sans oublier la punition. Écrire cent fois : « Je ne dois pas parler en classe ».

Écriture à la plume sergent major trempée dans l'encrier. Avec un copain il a inventé un truc. En attachant avec un élastique une deuxième plume au bout du porte-plume, ils sont capables d'écrire deux lignes à la fois. Cela a été sa première approche de la productivité, prémices d'une carrière industrielle. L'intérêt de faire des punitions écrites, c'est que les élèves n'ont plus assez de temps pour faire le travail normal, quand comme Paul, on n'est pas très rapide dans la réflexion. La conséquence : il attrape une autre punition. Du type : « Je dois apprendre mes leçons ». Ainsi l'organisation devient parfaite pour fabriquer des cancre qui n'ont pas demandé à l'être. À côté de Paul deux copains rigolent en douce. Ils ont pu se procurer deux tubes de colle Limpidol. Ils en déposent un large cordon sur le bout de la règle et le reniflent avec les yeux émerveillés. Quand il n'y a plus d'odeur, ils roulent le cordon et le mâchent comme un chewing-gum. Psychotrope du pauvre, l'effet n'est pas fantastique, vivement que les savants chimistes inventent des produits plus efficaces. Quand le surveillant tape dans ses mains, chacun laisse ses affaires en place pour le temps du repas.

Ce soir comme tous les soirs, c'est la soupe. Bon, à la maison c'est pareil, mais celle de maman est meilleure. À table, ils essaient de parler, ici ils le peuvent. Ils se racontent des histoires, ils fanfaronnent. Ils voudraient être un peu importants, exister, dépasser ces interdits implicites et pouvoir rêver. Mais le repas se termine, au claquement des mains ils rejoignent la salle d'étude pour une petite heure. Calcul de fractions, c'est éprouvant. Au fait le numérateur, c'est en haut ou en bas ? Rédaction : « Décrivez votre animal préféré ». Pour Paul, c'est le lapin, il est à la ferme chez Charles et Albertine. Il explique : on prend soin de lui quand on l'élève, et quand il est gros, tous ensemble on le mange un dimanche. Ainsi Paul explique que le lapin, on l'aime deux fois. Une fois dans sa cage pour jouer avec, une autre fois dans son assiette. Le feu commence à baisser, le froid arrive vite, ils laissent les cartables dans la salle d'étude et rejoignent le dortoir, automates du quotidien.

Quand les enfants arrivent, le surveillant dit :

- Zut, on a oublié de refermer les fenêtres.

Il fait moins vingt dehors. Vite le pyjama et vite sous les couvertures et l'édredon.

Paul rêve un instant avant de s'endormir. Mais le rêve dans le froid se condense et il ne saura pas demain si son contenu était heureux. Ce demain qui sera un autre aujourd'hui.

() Ce qui est décrit dans ce chapitre a été réellement vécu par l'auteur en février 1956*

Délits et délires

Aujourd'hui le 3 juillet 0015

Le soleil n'est pas encore bien haut dans le ciel quand Paul s'éveille ce matin. Il se sent particulièrement excité. La lumière entre en abondance dans sa chambre bleue, puisqu'il n'a pas eu le courage de fermer les volets hier soir. Avec les deux jambes arquées, il rejette la couette qui s'envole et s'affale au pied du lit. D'une détente du dos, il se retrouve debout sur son petit tapis. C'est son professeur de gymnastique qui lui a appris la subtilité de ce mouvement réservé aux jambes souples et en forme comme celles des gens du cirque qu'il admire. À peine les pieds ont-ils percuté le sol qu'ils l'entraînent vers la fenêtre. Coup d'œil en spirale sur la place où les gens filent et se fauillent vers leur quotidien. Il les reconnaît tout de suite. Maurice et Jean sont là, ils bavardent, assis sur le muret du square. Paul regarde avec amusement les grands gestes de bras de Jean lorsqu'il parle, et essaie de deviner le contenu de son discours. S'il ne comprend pas tout, il a la certitude que cela est très drôle. Fenêtre ouverte, imitant un sémaphore désarticulé, il fait de grands signes avec les bras, lance un oh ! oh ! pour attirer l'attention de ses deux amis, qui aussitôt lui font des signes de bras l'invitant à descendre au plus vite.

Détour par la cuisine. Sa mère est en train de remplir son bol jaune de chocolat fumant. Deux tartines de confiture de fraises offerte par l'amie Albertine sont sur la table. Il prend son bol à deux mains, tout en humant le parfum subtil et mord à belles dents la première tartine.

- Bonjour, Paul, tu as l'air en forme ce matin ! Tu sais, je n'ai pas d'opposition à ce que tu me dises bonjour le matin quand tu te lèves.

Paul pouffe, un éclat de rire dans ses mains, ce qui laisse sa mère surprise, les sourcils en accent circonflexe. Il s'approche d'elle pour l'embrasser.

- Excuse-moi maman ! Mais je pensais à autre chose.

- Je vois bien. Puis-je savoir ce qui te rend si gai ? Je suppose que ce n'est pas seulement ce beau soleil et le plaisir de me voir !

- Ce n'est rien, juste un truc avec Maurice et Jean, ils m'attendent en bas.

- Alors, comme à ton habitude je ne peux pas savoir. Avec ces deux-là, vous êtes des galopins, gentils, toujours prêts à faire des bêtises. Quelles bêtises avez-vous planifiées pour aujourd'hui ?

- Maman ! Arrête. Nous ne faisons pas de bêtises. Nous sommes sérieux. Enfin quoi, on s'amuse un peu, en ne faisant rien de mal ! On bavarde, on se raconte des histoires...

- Vos histoires, vous devriez les écrire. Il y a de quoi faire un livre ! Et puis quand tu dis que vous ne faites rien de mal, j'ai des doutes. Ce ne serait pas vous qui avez, avant-hier, fait une blague à cette pauvre Mademoiselle Angèle au rez-de-chaussée ?

- Non... Maman... Pourquoi, nous ne faisons jamais de blague ! Qu'est-ce qui est arrivé à Mademoiselle Angèle ?

- Je crois avoir compris... Que de jeunes voyous... Je crois qu'ils étaient trois, ont pris les magnifiques pots de géraniums de la balustrade de Mademoiselle Angèle pour les mettre sur le bord de la terrasse de Monsieur Séraphin. Comme ces deux-là ne s'entendent pas particulièrement bien, elle l'a traité de sale voleur et a failli lui donner un coup de parapluie. Les locataires du bas de l'immeuble ont été en émoi pour faire comprendre à cette

pauvre vieille fille que ce n'était qu'une blague de gamins, et que Monsieur Séraphin n'y était pour rien! Et toi tu n'es absolument pas au courant de cette histoire ?

- Non maman. Enfin j'en ai entendu un peu parler... Monsieur Séraphin devrait être content d'avoir un peu de fleurs sur sa terrasse.

Paul est regardé, scruté, par sa mère étonnée, qui serre les mâchoires pour retenir un rire en voyant son fils aussi mal mentir. Elle se souvient qu'un soir en rentrant d'un bal avec des copains, ils avaient déplacé des bicyclettes d'une cour à l'autre. L'histoire avait failli mal tourner puisque les gendarmes étaient intervenus.

- J'espère que cette blague ne va pas encore envenimer leurs relations de voisinage. Déjà que le matou de Mademoiselle Angèle va toujours se prélasser sur la terrasse de Monsieur Séraphin.

- Pas du tout, Maurice, m'a dit que Monsieur Séraphin navré d'avoir les pots de fleurs de Mademoiselle Angèle sur sa terrasse, les a remis en place sur la balustrade et est allé acheter des pots de géranium pour mettre chez lui, parce qu'il a trouvé que cela était beau et que Mademoiselle Angèle avait bon goût.

- Eh bien voilà une belle fin d'histoire.

- Mais ce n'est pas la fin, Maman. La maman de Jean a vu Monsieur Séraphin accompagner Mademoiselle Angèle au restaurant « *Les fins gourmets* » pour la consoler de ce tourment. En sortant du restaurant, un moment, ils se tenaient par la main.

- Elle est bien bonne celle-là ! Si toutes vos blagues se terminent par un mariage, on va pouvoir repeindre la vie en rose, il va y avoir une ambiance rigolote dans le quartier !

Avec son sourire énigmatique, Paul range dans l'évier la vaisselle de son petit déjeuner sans faire de commentaire.

- Bon, maman, je descends rejoindre Maurice et Jean.

- As-tu fait ton lit ?

- Non, mais je le ferai à midi, c'est promis !

- Non, c'est tout de suite !

Mais c'est le bruit de la porte palière qui se referme qui donne réponse à la mère. Paul dégringole les escaliers au pas de course pour retrouver ses deux amis hilares.

- Salut Jean, salut Maurice, alors comment ça s'est passé ce matin ?

Jean et Maurice ont du mal à se contenir pour répondre à Paul. Leurs mots se mélangent pendant qu'ils se coupent la parole comme à leur habitude. C'est finalement Maurice, d'un ton docte qui explique :

- Ben, voilà. On est venu vers sept heures trente en discutant dans l'entrée. Le premier qui est arrivé, c'est le petit gros tout chauve du troisième. Quand il a voulu prendre son vélo et qu'il a vu qu'il ne pouvait pas, il s'est mis à gueuler comme un fou. Il secouait tout. Nous, on est sorti discrètement dans le jardin. Il a pris à partie le gardien qui était tout affolé. Après Mademoiselle Angèle s'est mise à pleurer, pensant au retard qu'elle aurait pour arriver à son travail. Monsieur André, avec son costume gris et sa serviette, a dit qu'un tel acte était inqualifiable et qu'il fallait prévenir les gendarmes. Le gardien lui a répondu que plutôt que les gendarmes, il valait mieux trouver une pince coupante. C'est finalement ce qu'il a fait en allant dans son atelier.

En entendant Maurice avec ses phrases entrecoupées d'éclats de rire, Paul se fabrique le film dans sa tête et rit aux éclats. Il se remémore la soirée, ou plutôt tout d'abord, l'après-midi où Jean était revenu avec une grande chaîne, toute rouillée. Maurice avait demandé :